

larmes versées, il pardonna à tous, jugeant au poids de la mort cette gloire qu'il avait gagnée, et qui ne devait briller que sur sa tombe, il expira plus grand sur cette couche du pauvre qu'il ne l'eût été dans un palais. En ce moment, où les sublimes clartés de l'âme brillaient davantage sur le front du mourant, l'enfant de chœur laissa tomber de ses doigts le reste du charbon usé.

Bientôt, il sentit sa main pressée par deux lèvres ardentes, et il entendit une voix entrecoupée de sanglots lui dire :

— Grâce à toi, il n'est pas mort tout entier !

C'était le noir Cooli qui regardait la vivante image de son maître.

L'enfant prit un autre charbon et dessina à grands traits une couronne d'épines sur la tête qu'il venait de tracer.

— Ton nom, ton nom ? lui demanda Cooli, pour je que l'unisse au sien dans mes prières.

— Estaban Murillo, répondit l'enfant.

(Traduit du Portugais)

RAOUL DE NAVERY.

A DENIS RUTHBAN

ière LETTRE



EST du nord que nous vient la lumière, ai-je lu quelque part, et plus je lis tes écrits, plus je suis porté à croire que "vers le nord, au pays des *Bluets*," brille sous un nom d'emprunt l'esprit le plus éclairé, l'intelligence la plus prime-sautière que j'aie encore rencontrés.

Modeste comme le mérite vrai qui ne sait pas s'afficher ; humble comme la fleur des champs qui se cache et n'en donne pas moins un parfum exquis ; sensible comme la sensitive qui se replie sur elle-même au moindre toucher, tu vas, dans le domaine des lettres et des arts, cherchant l'idéal, ressuscitant l'idée noble et grande du *sursum corda*, que trop souvent nous reléguons à l'arrière plan pour courir, assoiffés, après l'ombre d'une jouissance que nous n'atteignons pas !

Et moi, que les hantises de la vie à outrance ont fait sceptique à l'âge où d'autres, mieux trempés, n'ont plus d'espoir qu'en leurs bras solides et leur énergie de fer ; moi qui n'ai connu de la vie que les luttes corps à corps avec l'infortune et les lâches abandons, j'ai compris, en te lisant, que la force d'âme en pleine sécurité, que le courage viril au sein des exigences de chaque jour, est l'apanage exclusif des êtres privilégiés que le Ciel a marqué au front, d'avance, du signe de la félicité terrestre à un suprême degré.

Le style, c'est l'homme, a-t-on dit quelque part ; moi, je n'y crois pas. Trop souvent, la parole humaine a servi à déguiser la pensée ; trop souvent, hélas ! le style magique, la phrase enflammée d'un homme corrupteur ont semé la mort dans les âmes vierges qui ne demandaient qu'à respirer du côté du ciel. Non, le style, au moins chez toi, ami Ruthban, n'est pas l'homme ; tu as l'âme fière, hautaine, tu te ris des misères d'ici bas et des travers d'un monde où le ridicule semble un blason transmis de père en fils ; tu as la note gaie, le rire un peu triste d'un sceptique de vingt ans ; tu ne doutes que des affections sincères comme tous ceux qui ont fermé leur cœur aux souffles caressants des brises venues des pays du tendre ; tu pleures la faute atroce qui ruine une vie ; tu chantes, comme les lames dorées du grand fleuve par les soirs bénis aux couchants empourprés, et tu rêves au bord des lacs assoupis, quand la lune, blanche des blancheurs d'un ciel sans ombre, monte lentement dans la nue.

Mais ton style a le calme des grands monts serrens que tu contemples chaque jour, il a la limpidité des sources cachées que ton regard seul a pu découvrir aux flancs des montagnes du nord ; il a tout le naturel des grands horizons qui nous frappent, lorsque l'on monte ces collines et ces escarpements des bords de la grande rivière où le *Bluet* tendre et délicat, ce "petit sauvage enfant"

du Saguenay croit en grâce et en beauté sous l'œil maternel de la grande nature en travail incessant.

Plus fortuné que bien d'autres, tu as le feu sacré qui fait les hommes d'avenir. Tu as appris, sans doute par expérience, "qu'aux âmes bien nées la valeur n'attend pas le nombre des années," et, ferme, et vaillant, tu as tracé dans le sol littéraire ce sillon que l'on admire, où va descendre le grain de sénévé qui portera les fruits les plus abondants, les plus succulents.

Que de regards jeunes sont fixés sur toi ! Que de regards plus accoutumés aux choses de la vie voient avec orgueil se lever, aux confins du Nord, cette étoile brillante, sereine, qui annonce la venue d'un littérateur désiré, d'un critique dont jusqu'ici l'absence s'est trop fait sentir.

Oh ! la critique ! — le chat est sorti du sac — oui, c'est elle qui manque dans le champ clos de la littérature canadienne. C'est à elle donc, sévère avec droit, encourageante, tempérée, que l'on devra de voir se mesurer dans la lice les talents réels que la patrie promet aux Canadiens-français ; c'est sur elle que l'on compte pour discerner l'ivraie d'avec le bon grain ; oui, oui, c'est elle que l'on désire, enfin, que l'on appelle à grands cris, elle qui ne vient pas, qui devrait venir, et que tu es seul capable d'apporter, ami Ruthban, après Routhier, notre maître, qui ne le veut pas ou qui ne le peut pas.

A la prochaine, le plaisir de converser encore de choses qui intéressent toute la gente littéraire du pays, dont tu es la plus belle promesse, parmi les jeunes, ami Ruthban !

VIATOR.

DOUCE IMPRESSION

Oh ! oui, elle fut bien douce l'impression que je ressentis, l'autre jour, en franchissant les nombreux degrés qui conduisent à la mignonne chapelle aérienne de Notre-Dame de Bonsecours. Quelle délicieuse ascension ! Ne croirait-on pas qu'on s'en va au ciel ? Pour moi, lorsque parvenue là-haut, j'abaissai vers la terre un regard tout à la fois craintif et admirateur et le reportai ensuite vers la voûte en ce moment obscurcie par les nuages, où néanmoins perçait ça et là un coin de ciel bleu, je fus tentée de croire qu'une faible distance me séparait des régions célestes, et dans un élan de pur enthousiasme ma main se porta à mes lèvres et j'envoyai un long baiser que je recommandai à la brise d'emporter vers la patrie des élus. Puis, apercevant l'intérieur du petit sanctuaire, j'y pénétrai timidement, me sentant indigne d'y porter mes pas ; la coquette simplicité qui y régnait imposait plus à mon âme que les splendeurs d'une cathédrale. Mais bientôt je me sentis en vahie par une paix ineffable et, confiante au milieu de cette douce solitude, je m'épanchai avec délices au pied du petit autel, mêlant à mes humbles prières des noms chéris en même temps que les vœux ardents dont mon cœur était plein.

Quel nid charmant que ce petit sanctuaire ! Ne dirait-on pas "le boudoir de la Vierge ?" Comme on y est bien et combien de douces choses nous révèle l'éloquent silence de ce saint lieu !

Là, je suis certaine que les âmes pieuses qui ont eu, comme moi, le loisir de visiter ce joli petit coin sont de mon avis. Je sais même que la joie que j'ai ressentie à cet instant trouve un écho au fond de leur cœur. Mais, ceux-là seuls qui ont l'amour des choses célestes peuvent comprendre la suavité de ces divines sensations, car, malheureusement pour lui, le mondain est étranger à ces sortes de joies. Aussi, quelle différence entre les joies célestes et les joies mondaines, grand Dieu ! Celles-ci, toutes d'attraits, passent, éclatantes comme une fanfare, laissant l'âme endolorie, le cœur las et les idées en désordre ; un souvenir vague et fugitif, quelquefois malsain, les accompagne, et presque toujours elles traînent à leur suite amertume ou déception, rarement félicité.

Celles-là, au contraire, entourées d'ombre et d'oubli passent, silencieuses comme une tendre caresse, inondant l'âme d'une paix indicible, infusant au cœur l'amour pur du beau et du vrai, emplissant l'esprit de souvenirs ineffaçables et laissant après elles l'espoir positif d'un bonheur sans mélange.

Mais où en suis-je donc ? Me voilà plongée dans une rêverie toute mystique, et, comme ce n'est pas pour tous l'heure de la méditation, je me hâte de clore, mais pas avant d'avoir invité les amis de la Vierge à aller visiter ce petit réduit si frais dont j'ai parlé plus haut, cette petite parcelle du paradis, si bien faite pour inspirer les cœurs. Comment donc passer en cet endroit sans entrer dire, au moins, un petit Ave à cette tendre Mère, quand nous apercevons déjà à l'extérieur la superbe statue qu'on lui a érigée et qui semble dominer notre beau fleuve en étendant majestueusement ses mains protectrices comme pour abriter la ville, dont elle est d'ailleurs l'illustre et vénérée protectrice ?

Pour ma part, cela me semble presque cruel. Et puis, quand l'âme est affaissée, sous le poids de la joie ou de la douleur, et fatiguée des bruits horripilants de la ville, il fait si bon de se retirer sous les colonnes solitaires du temple et de se retremper aux sources vivifiantes de la prière !

VIOLETTE.

EXPOSITION COLOMBIENNE

(Voir gravure)

Le palais des Manufactures et des Arts-Libéraux est, sans contredit, la merveille de l'exposition. Cette massive structure, rectangulaire, mesure 1,687 pieds par 787. On dit qu'elle comporte la plus vaste toiture qui fut jamais construite. Pour s'en faire une idée, on a qu'à songer que son plancher principal et sa galerie se déploient sur un espace de quarante-quatre acres.

Les palais des Arts Mécaniques à l'Exposition de Paris, en 1889, aurait pu y loger tout rond, sans la moindre altération aux murs ni au toit, même avec la tour Eiffel couchée sur le toit de la bâtisse parisienne.

Dix-sept millions de pieds de bois sont entrés dans cette construction, avec, en plus, 12,000,000 de livres d'acier et la charge de cinq chars de clous.

Son coût total est de \$1,700,000, et il serait entièrement remboursé si l'on pouvait remplir l'édifice d'un auditoire, à \$5.65 par tête ; car il y logerait 300,000 personnes : soit trois fois et trois quarts autant qu'on en pouvait faire asseoir dans le Colisée de Rome.

A gauche de notre gravure se détache le pavillon de la Suisse. Il se distingue par sa splendide collection de montres.

Juste en arrière du pavillon suisse, celui de Danemark apparaît.

A peu de distance de là, le Canada et la Grande-Bretagne ont leur exhibition.

En arrière de la tour de l'horloge, on aperçoit les obélisques du pavillon d'Autriche.

A droite de la gravure, au bas, la section norvégienne a ses quartiers, admirablement remplis par les produits divers de la terre féérique du soleil de minuit.

En arrière de la Norvège, la Russie a son pavillon ; celui de la Belgique se dessine ensuite, et puis celui de la France, à la façade richement et artistiquement décorée. L'entrée en est superbe et fait, à juste titre, l'admiration générale.

La colonne, surmontée d'une boule, juste en arrière de la tour de l'horloge, indique le commencement de la section des Etats-Unis.

JULES SAINT-ELME.

Pot de pensées

On annonce l'arrivée à Paris d'une troupe de boxeurs nègres. Encore des *poings* noirs à l'horizon.

Les jardiniers paresseux bèchent ceux qui piochent

Faut se défier des affections, tout particulièrement des affections de la peau, par exemple !

Au mois de janvier prochain, l'un des chefs d'orchestre de l'Opéra sera nommé chevalier de la Légion d'honneur. On décore un citoyen parce qu'il se conduit bien, et un chef d'orchestre parce qu'il conduit bien les autres.